

Jean d'Ormesson, *Un jour je m'en irai sans en avoir tout dit*, Paris, Robert Laffont, 2013, 247 p.



Jean est vieux. Il le sait, il va mourir. Alors il écrit des livres d'un genre hybride, peut-être « *nouveau* » (Cf. p. 12), sorte de fatras biographique et romanesque, mêlé d'essai, d'érudition et de consolation philosophiques, qu'il définit ainsi : « [...] *des histoires, quelques délires, pas de descriptions grâce à Dieu, un peu de théâtre [...] et les souvenirs, épars et ramassés pêle-mêle, d'une vie qui s'achève et d'un monde évanoui.* » (p. 10) Là, *i.e.* dans cet espace de jeu qu'il s'est donné, il peut à son aise évoquer de nouveau les thèmes qui l'obsèdent : reprendre le récit de l'archéologie familiale (le grand père réactionnaire, la vie au château, le présent absolu), retracer en deux chapitres l'histoire de Dieu (pour y revenir à la fin), s'étonner de la vie qui passe, se remémorer ses maîtres en philosophie (St Augustin, Hyppolite, Wahl, Guérault, etc.), en littérature (Homère, Cervantès, Bossuet, Châteaubriand, Tolstoï, Wilde, Proust, Wodehouse, Morand, Melville,

Borges, etc.) et citer à nouveau les musiciens, peintres et poètes qu'il admire (Dante, Racine, La Fontaine, Nerval, Hugo, Apollinaire, Aragon, etc.), se rappeler ses voyages (l'Italie, l'île de Symi, etc.), méditer le roman de la science moderne (la Relativité, la physique quantique), réfléchir à petits traits sur la folie tragique d'un monde énigmatique, parfois incertain et triste, qui, aujourd'hui, se transforme si rapidement, ou encore évoquer avec tact et pudeur le mystère créateur de l'amour (Marie...), en fait la seule chose qui lui importe, au fond.

Dans une rentrée littéraire qui m'apparaît, en France, à la fois brillante, triste et bouffie, cet aérolithe témoigne de l'espérance invincible d'un vieillard juvénile, résolument antimoderne (au sens d'Antoine Compagnon), regrettant que la technique soit devenue le supplétif de la poésie, que l'argent et l'économisme règnent avec arrogance, que la question métaphysique soit à ce point réduite et ramollie, que l'ennui nous taraude le cœur. Car Jean d'Ormesson est libre et jeune, tant il se situe sans angoisse sous l'horizon de la mort (Cf. la citation saisissante, p. 116, du sermon de Bossuet [Carême 4, 1662]) ; il est souvent vrai tant il parle (presque) sans vanité ; il est juste, tant il ne refuse plus le flou, le conflit des interprétations, l'oubli, le silence, l'erreur même. Voilà donc Jean, devenu sage comme Ben Sirac, quand il offre à son lecteur charmé ses confessions, ou, si l'on préfère, la leçon de vie d'un aîné espiègle et rêveur.

C'est pourquoi, méditant les leçons de l'histoire et l'énigme de l'humaine condition, il propose le chemin d'une joie salubre, la joie candide d'être là, tant que nous y sommes (Cf. le très beau chapitre X, 2^{ème} partie, p. 152-153, qui aurait fait plaisir à Claudel). Nous sommes embarqués, que nous le voulions ou pas, dans la position frontalière et vacillante de l'herméneute (d'où l'affirmation très biblique que le mal est ce qui s'oppose à la vie), apostés entre corps et esprit, temps et éternité, *i.e.* situés comme d'étranges contemplateurs de la vie qui coule en nous, s'incarne, prend sens, pour s'échapper de suite vers on ne sait où. En cela, Jean nous propose de cultiver notre vocation commune, vocation à l'attention, à la responsabilité et à la *vita beata*, par-delà les larmes, la fin inéluctable ou la perte des illusions (Cf. p. 105). C'est donc bien là, en ce lieu précis, que doit travailler la littérature, si elle veut répondre à sa vocation. C'est là qu'elle est la sœur de la théologie, de la poésie, de l'amour et de la vie. C'est donc là qu'il écrit le même livre, repris depuis si longtemps.

Notons enfin ceci. Si la couverture blanche, noire et bleue est très jolie, il est dommage que le livre se désagrège aussi facilement et que les pages se détachent aussi vite (surtout par le bas). Mais, Papy Jean nous avait averti : tout passe et nous dépasse. Et un livre vrai ne peut que nous aider à consentir au détachement de ses propres pages, à leur envol et à leur perte, dans le vent et dans l'oubli, pour découvrir un chemin ouvert, étroit, divin : « *espérer contre toutes espérances* » (Rm 4, 18).